



L'accordéoniste Marcel Azzola, accompagnateur de Brel, Piaf et Barbara, est mort à 91 ans

Disparition.

L'accordéoniste Marcel Azzola, qui a accompagné les plus grands noms de la chanson comme Jacques Brel, Barbara ou Edith Piaf, est décédé lundi à 91 ans, ont annoncé à l'AFP son agent Alexandre Lacombe et sa compagne Lina Bossati. Marcel Azzola a notamment accompagné Barbara, Gilbert Bécaud, Juliette Gréco, Edith Piaf, Marcel Mouloudji ou Jacques Brel. C'est lui le Marcel du «*Chauffe, Marcel, Chauffe !*» lancé par Brel dans son enregistrement live du titre *Vesoul* en 1968. En novembre dernier, *Libération* s'était rendu dans la préfecture de la Haute-Saône pour [une balade entre souvenirs du passage du chanteur bruxellois et richesses locales](#).

Il est aussi connu pour avoir enregistré une centaine de musiques de films, dont ceux de Jacques Tati (*Mon Oncle*, *Playtime*). «*Cette bien triste nouvelle s'adresse à cette grande famille des musiciens. Marcel Azzola nous a quittés ce matin. En plus du musicien formidable l'homme ne l'était pas moins. Je suis effondré*», a écrit sur sa page Facebook le guitariste de jazz Christian Escoudié, avec qui il avait beaucoup joué. [Lire notre article](#).

(Photo Gamma-Rapho via Getty Images)



Marcel Azzola, à bout de soufflet

Par [Jacques Denis](#) — 22 janvier 2019 à 18:46



Passé de «Vesoul» aux Sex Pistols, l'accordéoniste, géant de la musique populaire française et l'un des premiers à faire retentir le «piano à bretelles» dans le jazz, est mort lundi à 91 ans.

Au festival de jazz de la Villette en 2000, à Paris. Photo Guy Le Querrec. Magnum Photos

Si Yvette Horner a été célébrée comme la reine des flonflons pop, Marcel Azzola pouvait légitimement postuler au titre de roi du swing musette. Plus encore que son aînée, qui le devança en 1948 lors d'une coupe du monde d'accordéon, il aura œuvré à sortir son instrument des préjugés dans lesquels il était contraint. «*Le combat n'est pas fini !*» avait-il ainsi prévenu le jeune Vincent Peirani à ses débuts. Ironie ultime, Horner l'a aussi précédé dans la mort : elle est décédée en juin, lui lundi, à 91 ans.

Comme Peirani et d'autres héros du branle-poumons, Azzola était un fils d'immigrés italiens, né en 1927 dans le Paris populo, celui de la *Rue de la Chine* (une mazurka qui figure parmi ses classiques, en hommage à l'adresse de l'hôpital Tenon où sa mère accoucha). Formé par les meilleurs, Médard Ferrero en tête qui l'initia au classique (les fameux grands airs et autres ouvertures), il apprend le métier dans les brasseries, jouant à la demande, et dans les bals, enchaînant les cachets.

Elans explosifs

De cette dualité, il gardera un sens de l'humilité et un talent d'écoute, deux qualités essentielles pour qualifier une belle carrière. La sienne naît dans l'ombre des vedettes qui font appel à lui : Boris Vian, Yves Montand, Barbara, Jean Sablon, Edith Piaf, Juliette Gréco... Le carnet est rempli de noms qui sonnent à l'oreille de tout amateur de musique. Parmi ceux-ci, il y a bien entendu Jacques Brel, dont le «*Chauffe, Marcel, chauffe !*», cri

du cœur lâché dans l'énergie de la session, fit entrer l'accordéoniste au panthéon de la chanson. En 1968, *Vesoul* le place pour toujours dans la cartographie de la musique française

Pour avoir su se mettre au service des autres, Marcel Azzola n'en fut pas moins à l'initiative d'un vrai renouveau pour son instrument, qu'il dépoussiéra patiemment sans ôter la part de plaisir qu'il y a à faire valser les pieds. C'est grâce à lui, entre autres, que ce piano dit du pauvre put entrer au Conservatoire national supérieur de musique en 2002. Avec le jazz, il éprouva tout autant ses qualités d'improvisateur que de compositeur, dans les pas des meilleurs du genre, dont l'esthète virtuose Tony Murena, sa référence, dont il partageait les élans explosifs. En la matière, il sera guidé par son pote d'enfance et complice de toujours, le guitariste Didi Duprat, qui lui présenta Django Reinhardt et l'introduisit plus généralement dans l'univers manouche. Il deviendra bientôt l'éclairé inspiré d'une nouvelle génération, celle de Richard Galliano, avec lequel il enregistrera même une *Afro-musette* et une terrible *Panique* sur l'album *Paris musette* en 1990.

Directeur artistique de ce disque publié sur le label La Lichère, le rédacteur en chef de *Jazz Magazine* Franck Bergerot fut, jusqu'à son dernier souffle, l'un des intimes de Marcel Azzola : *«Il avait grandi en parallèle de l'histoire du swing, sans complètement la partager. Pour ce fils de maçon, le jazz, c'était le monde des riches. Pas tout à fait le sien, même s'il avait été très tôt impressionné par Dizzy Gillespie.»* Après avoir fréquenté les clubs de Saint-Germain, l'accordéoniste va pourtant se hisser au sommet au Caveau de la Montagne, un petit club de jazz où il s'illustre à la fin des années 70 avec le guitariste Marc Fosset et le contrebassiste Patrice Caratini. *«Après avoir sillonné les départementales françaises au volant de belles américaines et fait danser tout le pays, Marcel tend à revenir vers de petites formes, comme les récitals qu'il donne avec la pianiste Lina Bossati. Il est séduit par l'idée de se frotter à une nouvelle génération de jazzmen. Nous sommes curieux, Marc et moi, d'élargir les champs de notre duo, qui plus est, avec une légende de l'accordéon»*, témoigne alors le contrebassiste, honoré de partager l'affiche avec celui qu'il désigne comme *«le patron»*.

«Piano à frissons»

Ce ne sera pas la seule expérience de ce type, même s'il dut longtemps enregistrer des séances où il n'était pas question de prononcer le mot jazz. Marcel Azzola tissa ainsi des ponts entre deux univers où les malentendus n'avaient que trop duré. De Stéphane Grappelli à Christian Escoudé, de Swan Berger à Didier Lockwood, il fut toujours attaché au Paris qui swingue dru. Il n'en était pas moins élégant lorsqu'il s'agissait de ralentir le tempo, comme avec l'emblématique duo qu'il formait depuis des dizaines d'années avec Lina Bossati, la pianiste de son orchestre de bal qui deviendra sa fidèle complice sur scène et sa meilleure amie dans la vie. Sur le *«soufflet à chagrin»* que beaucoup désignent aussi comme le *«piano à frissons»*, il pouvait ainsi faire siennes les *Gymnopédies* de Satie, non sans digression mais toujours avec délicatesse, pour paraphraser un de ses plus beaux thèmes.

C'est aussi de cette oreille qu'il faut apprécier ses apparitions sur de nombreuses bandes originales, à commencer par celles de Tati (*Mon Oncle, Playtime...*). Comme ce dernier, la musique de Marcel Azzola parlait de mélancolie et de mémoire, sans renier l'énergie et l'instant présent. Des sentiments partagés qui se trouvent résumés dans une courte vidéo du documentariste et écrivain David Dufresne. Venu le voir à propos de son livre *On ne vit qu'une heure : une virée avec Jacques Brel*, Marcel Azzola, en sortant un des nombreux accordéons de sa collection, lui relatera le souvenir d'une improbable séance avec les Sex Pistols pour le film *la Grande escroquerie du rock'n'roll* : *«On s'est retrouvés à Saint-Germain-des-Prés, le chanteur à chanter à la terrasse des Deux Magots, avec moi à l'accordéon et un violon. Et le directeur s'approche pour nous dire de foutre le camp ! Un client s'est levé et lui a dit : "Arrêtez, ce sont des amis à moi." C'était Jean Sablon.»*

[Jacques Denis](#)

